

Chambre sans miroir

Nouvelle inédite extraite de *CHIENNE DE PLAINTÉ* Chantal Danjou

Cellule blanche. Comme un glacier. Rien ne tient. Aucune décoration n'est nécessaire. Le plafond est haut. Rendu plus haut par l'exiguïté.

Je ne veux rien, se disait-elle. Se le répétait aussi autant de fois qu'elle le voulait, le matin, le soir, elle était toujours seule, surtout au lit, dans ce lit monacal qui entre le sol et le sommier avait l'espace d'une valise, de sa valise jaune bien cachée tout au fond. Ses pieds au-dessus du lit dépassaient comme des pieds de morte. Est-ce que le moine, le dernier qui avait dormi là, avait des jambes fines ou des jambes torsées, et son visage se renversait-il, pleurerait-il ? Avait-il trouvé la mort dans son sommeil et la douleur avant de mourir, ou le désir, plus savant que lui-même, lui avait-il fait tourner la tête de gauche et de droite ?

Tôt levée. La première. Paroi de la montagne dressée. A glisser le long de la petite fenêtre. Je glisse, constatait-elle. Rien ne retient. La cellule n'a pas de miroir. Ablutions dans la salle de bains commune. Le paon, la cour aux poules, un reste de lune qui aurait pu être jeté là, comme une graine ou un os que de petits chiens parmi les poules seraient venus ronger. Et ils aboient la nuit depuis le dîner jusqu'à l'aube. Est-ce cela hurler à la mort quand d'une ferme à l'autre ils pleurent et gémissent sur le sort vague qui est le leur et celui de leur maître et le mien ? Je me cogne aux murs, ils se cognent, nous butons tous. Sans miroir l'horizontal n'existe pas ni l'image ni la profondeur ; il faut tout inventer, y compris les chiens que l'on ne fait qu'entendre sans en apercevoir un seul. Ce qu'elle se disait tous les matins.

Des objets ? Il n'y en a aucun. Que la rose du jardin. Mise dans un verre. Accueil muet en entrant dans la chambre. Qui l'a mise là ? Je garderai la rose. Ce qu'elle affirmait. Ce qu'elle a fait. Jusqu'au bout de la fleur. Quand d'elle il n'y eut plus. Que fragments, rognures comme des ongles. Elle a cueilli. Avant que les autres ne descendent. Durant ces quelques jours où ils ne furent plus que quatre dans le Monastère. Une deuxième rose mais avec hésitation, croyant trop prendre, veillant à ne pas couper un bouton aussi. Elle avait levé les yeux vers la rangée de fenêtres, la sienne ouverte, sa culotte et son soutien-gorge qui séchaient. D'en bas on apercevait juste un bout de tissu rouge. Elle savait qu'un peu en-dessous, à gauche de la fenêtre, il y avait le verre et à côté un tout petit cadre avec la photo de ses enfants, eux aussi comme une rangée de fenêtres sur un fond blanc. L'ordinateur, l'imprimante et les cahiers tenaient tout le reste et on les aurait crus rangés par une sage

écolière. La seule qui faisait désordre et qui d'ailleurs changeait constamment de place, qu'elle prenait souvent dans sa main pour en remonter le petit mécanisme, c'était sa grenouille-fétiche verte et blanche.

Si nue et nacrée. Cellule retournée contre moi, ajoutait-elle à voix haute. Comme une lame, comme une arme. Photos, rose ne suffisent pas à me rendre le dehors. Lentement, lentement :

- Serait-ce une décomposition ?

Modifiée élément par élément, de plus en plus subtilement, c'est *le moine* que je deviens, je ne sais pas lequel. Plus qu'à un personnage auquel j'irai ressemblant, c'est un état que j'embrasse.

- Comme si j'étais possédée !

J'y adhère, orteil contre orteil, mollet contre mollet, cuisse, sexe, ventre, poitrine, cou, bouche, nez, les uns contre les autres, les fronts se touchant. Je lutte comme je peux, posant la paume de la main contre les aspérités du mur comme si je voulais le repousser. Mais cela n'a pas suffi. Juste une égratignure.

Alors.

Je me suis allongée, les cuisses serrées puis ouvertes, les chairs moites. Jambes alternativement écartées et refermées comme des branchies par lesquelles j'aurais respiré parce qu'à hauteur de ma poitrine, il y avait un poids, celui de la cellule blanche et étroite.

J'ai craint aussi, s'avouait-elle, le corps du moine juste avant qu'il ne meure et c'était un moine lourd et coléreux qui retournait son amertume contre moi.

Sans autre objet qu'un cadre-souvenir. Sans miroir. Sans visage. J'ai encore : un tee-shirt moulant ; des petits talons qui font clic-clac en marchant ; des bracelets rouges et bleus ; un collier qui se soulève dans l'inspiration. Ouf ! Soupirait-elle. Rien de la rigidité du moine. Qui avait dû mourir là. Des moines, les uns après les autres, venant mourir. Elle sentait toujours sous sa peau comme de fins petits poissons, ondoyant, scintillant tant et tant qu'elle s'en trémoussait les yeux rivés sur l'arc à peine perceptible de la voûte dans le blanc uniforme. Elle échappait aux bras, au ventre et aux jambes du moine, de ce moine qui sous elle avait taillé le lit aussi étroitement qu'un cercueil. Chaque matin, aux aurores, elle tapotait le matelas, tirait impeccablement les draps blancs. Elle dormait peu, des libellules entraient par la fenêtre et, dans l'espace clos de la cellule, faisaient racler leurs ailes sur le ciment. Elle jouait au toréador avec un paréo pour les chasser. Mais toutes les libellules, soir après soir, volaient dru et sec pour aller finalement griller sur la lampe halogène, laissant derrière elles une odeur âcre. Elle refermait la porte de la cellule sur elle. Je n'ai jamais fini d'écrire,

écrivait-elle, avec chaque nuit la petite colonne de fumée de cet enfer miniature au-dessus de la lampe.

L'air un peu frais. Du matin. Avant la douche. Avant la gymnastique à même le sol. Avant que le soleil. Avant que le parfum des roses. Ne monte et ne recouvre. Celui des plantes aromatiques, plus matinales.

Avant le bruit.

Avant la question.

Toutes les questions. Comme pluie inondant le visage, petits grêlons martelant les tempes, d'où venons-nous, où allons-nous ? Nous rongant les côtes, nous mordillant, ce sont les chiens invisibles de la nuit qui reviennent. N'est-ce pas eux qui avaient mangé Dieu, tripe par tripe, mordu les culs dont les moines avaient si honte, léché la femme-jardinier qui s'abaissait entre les rangées de tomates et de capucines et qui avait les fesses hautes et bien dessinées ?

La terre était brune et les bêtes laissaient des empreintes étoilées que je distingue, penchée à la fenêtre, disait-elle. Et les moines et les silences religieux de la journée quand nous travaillons tous dans nos cellules, je les entends passer longuement, disait-elle encore. Et je regarde parfois, détournant la tête de mon devoir de page avant d'y revenir, cette paroi de montagne que le soleil réfléchit comme un miroir. Voilà ce qu'elle avait en tête tandis que dans le creux de sa main, la grenouille aux yeux blancs dont l'engrenage remuait comme une petite queue, avait peu de temps, le temps réduit du mécanisme, pour se décider à sauter hors de la main, hors de la cellule, hors du jardin du Monastère.

Chantal DANJOU Auteur d'une vingtaine d'ouvrages (poésie, essai, prose), dont, pour les plus récents, *Femme qui tend la torche*, (Mémoire Vivante, Paris, 2014) et *L'ancêtre sans visage* (Collodion, à paraître), critique littéraire, par ailleurs membre du conseil de rédaction des Editions Encres Vives, elle vit et travaille aujourd'hui dans le Var après un long séjour parisien. Docteur ès lettres (*La femme seule à travers Colette et Katherine Mansfield*, Paris-Sorbonne IV, 1985) professeur durant de nombreuses années, elle intervient à présent dans des instituts universitaires de formation d'enseignants (direction de mémoires et conceptions de projets concernant la lecture et l'expérience poétiques). Depuis 1989, elle participe à faire connaître la poésie contemporaine avec l'association qu'elle a co-fondée, La Roue Traversière : présentation d'auteurs ; tables rondes autour d'éditeurs de poésie ; interdisciplinarité artistique ; le poète et son traducteur.